

Ave, César !

Un film écrit et réalisé par
Joel & Ethan Coen

A fait l'ouverture du 66^e
Festival de Berlin

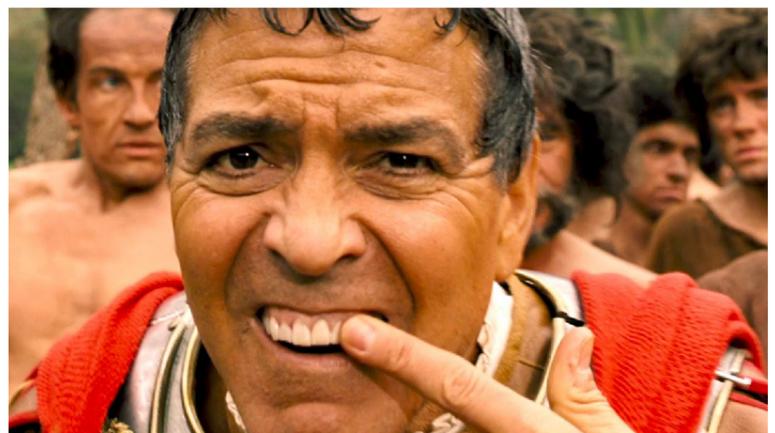
Avec Josh Brolin, George
Clooney, Alden Ehrenreich...



Synopsis

Hollywood, années 50,

Eddie Mannix travaille à la production dans un des plus célèbres studios hollywoodiens de l'époque. Il officie comme « *fixer* »: il est chargé de régler les problèmes en tout genre inhérents à chaque tournage. Le temps d'une journée, il doit ainsi retrouver la star Baird Whitlock, disparue en plein tournage de *Hail, Caesar!*, gérer des réalisateurs exigeants, la presse avide de scoops, la réputation d'une actrice, ou encore, les tourments de sa vie personnelle.



À propos du film.

- George Clooney avait déjà figuré au casting des œuvres des deux frères : *Intolérable Cruauté*, *Burn After Reading* et *O'Brother*. Ce film boucle ainsi la « Trilogie des idiots », entamée par les deux derniers *opus* nommés. Quant à Josh Brolin, il doit le rebondissement de sa carrière aux Coen, qui l'avaient embauché pour jouer le héros maudit de *No Country for Old Men* en 2007. Il les avait retrouvés par la suite pour le western *True Grit* où il endossait le rôle du méchant.
- A noter que le personnage incarné par Josh Brolin dans *Ave, César !* avait déjà été incarné par Bob Hoskins dans *Hollywoodland* en 2007, long métrage dans lequel avait joué une certaine Diane Lane, qui a été mariée à Josh Brolin et Christopher Lambert (tous les deux à l'affiche du dernier film des Coen).
- Le chef décorateur Jess Gonchor, qui signe sa sixième collaboration avec les frères Coen, a épluché avec son équipe les archives cinématographiques des années 40 et 50, et a réussi à déguster des photos de plateaux en plein tournage. Il s'est également entretenu avec des techniciens toujours vivants de ces années qui lui ont donné une idée de l'ambiance qui régnait sur les fameux plateaux à cette époque.
- Il a fallu créer entre 2500 et 3000 costumes pour habiller l'ensemble de la distribution, dont 500 créés sur mesure.



Les siamois du cinéma.

Avant *Ladykillers*, la filmographie des frères Coen repose sur un partage des tâches : Joel à la réalisation, Ethan à la production, l'écriture du scénario étant commune. Mais depuis, Ethan Coen est également crédité au générique comme réalisateur de leurs films. De plus, ils travaillent ensemble au montage de leurs films (parfois sous le pseudonyme de Roderick Jaynes). Leur collaboration est par ailleurs tellement étroite et complémentaire qu'on les appelle parfois « le réalisateur à deux têtes. »

Les réalisateurs.

- Le succès critique des frères Coen commence en 1991 avec *Barton Fink*, l'histoire d'un écrivain sans inspiration interprété par John Turturro ; le film obtient notamment au Festival de Cannes la Palme d'or. Une part de leur succès sont des comédies (*Intolérable Cruauté*, *O'Brother*, *Ladykillers*, *The Big Lebowski*, etc.).
- Cependant, les films majeurs de leur carrière sont deux thrillers, négatif l'un de l'autre à dix ans d'intervalle. En 1996, ils réalisent *Fargo* qui les révèle à un public international. En 2008, *No Country for Old Men* représente la consécration pour les frères Coen. La reconnaissance est totale au box-office (160 000 000 \$), autant que critique : quatre Oscars lors de la 80^e cérémonie dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur.
- En 2009, ils réalisent le discret *A Serious Man*, une comédie plus noire sur la communauté juive, à forte teinte autobiographique.
- En 2010, ils tournent leur premier western, *True Grit*. Le film révèle au grand public la jeune actrice Hailee Steinfeld qui reçoit pour son rôle de multiples récompenses et nominations. *True Grit* est à ce jour le plus gros succès des frères Coen au box-office avec 250 000 000 \$ de recettes.
- En 2013, les frères Coen tournent un film plus intimiste, *Inside Llewyn Davis* : un film mélancolique racontant l'histoire d'un chanteur folk itinérant des années 60 à New York. Le film sera un véritable succès critique concrétisé par le Grand Prix au Festival de Cannes 2013, avec une magnifique bande originale.
- En 2015, les frères co-président le jury du 68^e Festival de Cannes. Ceci marque l'aboutissement d'une relation très proche avec le festival. En effet, ils y ont présenté neuf films, et huit de leurs longs métrages ont été sélectionnés en compétition.

Un style grinçant.

- Défenseurs d'un cinéma très personnel, empli d'humour noir, décapant et surréaliste, les frères Coen ont construit une carrière pour le moins exemplaire, réussissant le pari improbable de connaître le succès populaire tout en conservant une rare indépendance créative au regard de la machine hollywoodienne. Une liberté artistique qui leur a permis de se jouer des étiquettes et d'aborder à peu près tous les genres. « *Nous contrôlons le film du début à la fin : on l'écrit, on le produit, on le réalise et on le monte nous-mêmes* », confiait Joel Coen en 1998 à la sortie de *The Big Lebowski*.
- Les réalisateurs phares du cinéma indépendant éclairent la face cachée des Américains, des ploucs aux ratés, ceux qui ne gagnent jamais, les monomaniacs et autres timbrés qui font de leur pays un continent d'excès et mauvais goût. Ils déforment tout, en n'inventant rien, flirtant entre Fellini et l'âge d'or d'Hollywood.

No American dream.

- Tous les films des Coen s'imprègnent du lieu de leur intrigue. Se plonger dans leur œuvre, c'est accepter de sillonner les États-Unis. En effet, le cinéma des frères Coen est une formidable description de ce pays à travers l'espace et le temps, Le Minnesota (*Fargo*), le Texas (*Blood Simple*), le Mississippi pendant la grande dépression (*O'Brother*), Los Angeles au début des années 90 pendant la guerre du golf (*The Big Lebowski*), dans les années 40 (*Barton Fink*), à l'époque de la prohibition (*Miller'Crossing*)...
- Kidnappings ratés, portraits de types à la fois sublimes et complètement à côté de la plaque, l'univers des frères Coen est une vision réaliste et acide du rêve américain. À travers une galerie de personnages atypiques oscillant entre les losers cupides, les imbéciles heureux ou les timbrés improbables, les Coen n'ont eu de cesse de dépeindre la face cachée de leur pays.





Critique – *Ave, César !* : un hommage paradoxal.

Les « revisiteurs » - voilà un barbarisme qui siérait aux frères Coen. Après le film noir, la comédie, le western, le film musical, c'est un festival de pastiche qui nous est offert par *Ave, César !*. On y redécouvre avec délice la comédie musicale ou encore le péplum dans la magnificence du Hollywood des années 1950.

Dans ce nouvel *opus*, l'humour point à bien des endroits : Channing Tatum en alter ego de Gene Kelly, l'accent de charretière dont Scarlett Johansson, pourtant si gracieuse en danseuse de ballet aquatique, est affublée, Tilda Swinton incarnant des jumelles maléfiques, Alden Ehrenreich en cow-boy coincé dans son costume, as du lasso... Les fragments font mouche, et il fallait un casting de cette envergure pour recréer la machine folle de l'âge d'or hollywoodien.

On peut néanmoins reprocher à *Ave, César !* de s'égarer dans une multitude de narrations et de personnages. Le lien entre eux est parfois trop peu visible (mis à part Eddie Mannix qui traverse les plateaux, nous faisant découvrir ces différents univers) et certaines dramaturgies mériteraient d'être davantage creusées. Ces saynètes survolées sont toutefois savoureuses et brillantes quant à la reconstitution historique et à leur beauté visuelle (Le Technicolor n'est pas loin lorsqu'on découvre la colorimétrie de certains plans de *Ave, César !*).

Ainsi, les frères Coen rendent ici un drôle d'hommage au cinéma de l'époque en nous glissant dans la peau du « fixer » Eddie Mannix. Cet homme-orchestre qui a pour fonction de « réparer » n'est pas au bout de ses peines ; cette usine à rêves vire constamment au cauchemar : rumeurs, scandales, caprices, tournages rocambolesques, peur du communisme, vices et décadences... Les réalisateurs restent lucides sur cette immense machine de production qui a ses travers. Mais finalement, la beauté l'emporte en un hommage à Capra, tout en finesse. Hollywood rend fou, mais quelque part, nous sommes fous amoureux d'elle.



Lucie Dulois

Le Point Pop : Comment est née cette histoire de fous ?

Joel Coen : On est tombé il y a longtemps sur l'histoire vraie de ce Eddie Mannix, qui était « *fixer* » (*to fix* = réparer en anglais) aux studios MGM dans les années 40-50. On a adoré son nom et son métier, alors on les a gardés en se disant qu'un jour on en ferait quelque chose.

Ethan Coen : Ce qui est très intéressant avec son job, c'est qu'il devait trouver une solution à n'importe quel problème survenu en cours de tournage. Il est un chasseur de problèmes. Peu importe le souci, il doit s'en occuper et éviter le scandale.

Joel Coen : Au même moment, on a commencé à travailler avec George, à qui on a fait part de l'idée. Ça lui a tellement plu qu'il s'est mis à annoncer régulièrement, en plaisantant à moitié, que c'était son prochain film et qu'on s'appêtait à le tourner, alors même qu'on n'avait pas encore de scénario ! Finalement, après *Inside Llewyn Davis*, on s'est dit : *bon, écrivons-le et voyons où ça nous mène*. Tout ça, c'est un peu la faute de George.

Eddie Mannix n'en peut plus, il est épuisé mais a du mal à s'arrêter. Il semble accro à Hollywood...

Ethan Coen : Dans un sens, c'est effectivement une addiction pour Mannix. Il vit une crise de foi dans son job. Il est confronté à une autre opportunité de boulot alors il se demande si ce qu'il fait en vaut la peine.

Ça vous est aussi arrivé de vous poser la question ? D'être tenté d'arrêter ?

Joel Coen : On n'a jamais songé sérieusement à démissionner mais, oui, il y a des moments où l'on se dit : *pourquoi est-ce que je m'inflige ça ?*

Avez-vous la nostalgie du Hollywood des années 50 ?

Ethan Coen : Disons que c'est une période exotique qui nous intéresse forcément, étant donné notre métier. Ce qui était unique, c'est que tout le monde habitait dans le coin, tout le monde se connaissait, ça ressemblait un peu à un club, à une communauté... En tout cas, c'est comme ça qu'on l'imagine ! Tout était tourné au même endroit, décor après décor. Aujourd'hui, c'est hélas totalement différent puisque les studios sont proposés à la location. Il y a une série télé en tournage d'un côté, un défilé de mode de l'autre, les gens passent leur temps à déménager... Ce qu'on appelait autrefois « la colonie du film » a disparu.

Dans *Ave, César !*, Hollywood est aussi appelée « la fabrique des rêves ». Peut-on encore la désigner ainsi ? Hollywood fait-elle toujours rêver ?

Joel Coen : Oui, tant que votre rêve concerne un super-héros...

D'une certaine façon, le super-héros est le nouveau western, non ?

Ethan Coen : On peut dire ça, mais ça nous semble être un genre moins intéressant.

Vous qui multipliez les genres, vous n'avez jamais été tenté de faire un film de super-héros ?

À l'unisson : Non !

Ethan Coen : Nous n'avons jamais été tentés de faire un film de super-héros ou de science-fiction. Il n'y a rien là-dedans qui nous attire.

Joel Coen : Je ne suis pas certain que nous serions doués pour ça. Nous montons nos films sur des budgets bien plus réduits mais nous avons une autonomie totale, une liberté créatrice dans notre travail. Impossible de disposer d'une telle liberté quand 150 millions de dollars sont en jeu, ce qui est le cas pour ce genre de films. Mais de toute façon, ce n'est même pas un sujet qui nous intéresse alors nous ne le vivons pas comme un sacrifice.

***Ave, César !* met en scène le "péril rouge" des années 50, la chasse aux sorcières et la peur du communiste. De quoi Hollywood a-t-elle peur aujourd'hui ?**

Joel Coen : Ce n'est pas tant les communistes qu'Hollywood craignait mais le « *House Committee on Un-American Activities* » (littéralement « la commission de la Chambre sur les activités anti-américaines ») qui aurait pu interrompre leurs flux de recettes faute de collaboration dans la lutte anticommuniste. Ce qui effraie Hollywood, c'est tout ce qui peut se mettre en travers de ses revenus.

Ethan Coen : Concrètement, aujourd'hui, Hollywood a peur – et c'est compréhensible – de connaître le même sort que l'industrie du disque et de voir son modèle se désintégrer.

Joel Coen : Les gens obtiennent ses produits gratuitement. Le modèle économique ne sera plus longtemps viable.

